

D'égal à ego. Fabrice Koffy / Leticia Vera

Benjamin Le Bonniec

Numéro 8, printemps 2017

Le 8e feu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87024ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Diversité artistique Montréal (DAM)

ISSN

2292-101X (imprimé)

2371-4875 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Bonniec, B. (2017). D'égal à ego. Fabrice Koffy / Leticia Vera. *TicArtToc*, (8), 58–61.



Poète et slameur, **Fabrice Koffy** est né à Ottawa, a grandi en Côte d'Ivoire et écrit depuis l'adolescence. Établi à Montréal depuis 1998, il commence à s'exprimer en tant qu'artiste grâce à sa rencontre avec le Kalmunity Vibe Collective en 2004. Fort d'un album, *Poesic* (2009), fruit de sa collaboration avec le guitariste Guillaume Soucy, Fabrice continue de se frayer un chemin dans le paysage artistique et culturel québécois. Donneur de mots, il s'implique également sur le plan communautaire et scolaire par des ateliers slam et poésie.

D'égal à

ÉCHANGER, DÉBATTRE, DISCUTER, S'OPPOSER, SE COMPLÉTER, CRITIQUER SONT AUTANT DE VERBES D'ACTION QUI ANIMENT CETTE RUBRIQUE À TRAVERS LA RENCONTRE DE DEUX ARTISTES QUI SE PARLENT SOUS FORME DE **DIALOGUE**.

LES MANIÈRES DE VOIR ET DE FAIRE DE L'ART, LES FAÇONS DE CRÉER ET DE PENSER, LES ÉTAPES PROFESSIONNELLES À SUIVRE, LES ENVIES DE DEMAIN ET LES REGRETS D'HIER AMÈNENT UN DIALOGUE INÉDIT ENTRE **DEUX CRÉATEURS**.



Danseuse, chorégraphe, **Leticia Vera** est arrivée à Montréal en 2006 depuis le Mexique son pays d'origine, Leticia est diplômée de l'École nationale de danse du Mexique et est titulaire d'un diplôme d'interprète en danse contemporaine de la Escuela Nacional de Danza Contemporánea de l'INBA. Interprète, chorégraphe et aujourd'hui co-directrice artistique associée chez Ondinnok (compagnie théâtrale francophone amérindienne), elle approfondit l'exploration corporelle en s'inspirant étroitement de ses origines autochtones.

Voici une discussion entre deux artistes. Ce n'est pas un débat, mais plutôt un échange...



... sur l'expérience de chacun dans son cheminement artistique.

O Être artiste au sein de l'écosystème culturel québécois exige de se définir par rapport au reste de la société. Plus encore si l'artiste est issu de la diversité ou de la population autochtone : il se trouve alors, parfois malgré lui, chargé d'une mission dans la mesure où son engagement et sa démarche artistique contribuent à bousculer un tant soit peu l'ordre établi. Comment l'artiste autochtone ou dit de la diversité s'inscrit-il dans ce paysage culturel québécois ? Où se situe-t-il face aux considérations majoritaires sur les artistes de la minorité et quel est son positionnement idéologique dans ce Québec interculturel, vaillant défenseur du vivre-ensemble ? Autant de questions que Leticia Vera, chorégraphe canado-mexicaine d'origine autochtone, et Fabrice Koffy, poète canado-ivoirien, se sont posées dans leurs carrières respectives et auxquelles ils ont été amenés à trouver des réponses concrètes et contemporaines.

TicArtToc : Comment définiriez-vous votre évolution depuis votre pays d'origine jusqu'à votre épanouissement artistique ici au Québec ?

Leticia Vera : Mon histoire est ancrée dans un certain recul par rapport à mes origines autochtones, combiné à ma marche vers l'avant ici au Québec. Le Canada m'a offert la possibilité de porter un nouveau regard sur mon histoire, sur mon vécu, sur moi-même, et sur mes racines. En 2003, je me suis inscrite à l'École du mime (Omnibus) pour élargir mon langage corporel et parfaire mon style ; c'était l'été et ma première visite à Montréal. Je m'y suis installée pour de bon en 2006 puis, en 2009, j'ai été invitée à rejoindre un laboratoire de création autochtone à Banff. Cela m'a permis de me remettre en question. Quel était mon propre langage ? D'où est-ce que je venais ? Pourquoi ma démarche était-elle ancrée dans la danse occidentale ? Finalement, c'est davantage dans les territoires du nord que j'ai connecté avec mon histoire, en passant par l'apprentissage de la danse autochtone.

Fabrice Koffy : C'est comme si on ne pouvait pas se connaître chez soi, qu'il fallait partir, non pas pour se connaître mais pour se découvrir. Chez soi, on peut juste être. Durant mon enfance en Côte d'Ivoire, je n'avais pas besoin de m'identifier, j'étais Ivoirien. En arrivant, j'ai eu à le faire parce qu'on t'oblige à te définir. Et c'est dans ce contexte de nouvel arrivant que j'ai pu me découvrir artistiquement et donc me définir. Je suis devenu quelqu'un lorsque la poésie est entrée dans ma vie, à l'âge de 28 ans. Il y a un grand contraste entre vivre dans un endroit où tu es le tout et où tu existes dans ce tout, et ma situation ici où il a fallu que je me découvre et que je me réinvente. Le fait que je m'éloigne de chez moi pour devenir artiste m'a permis de me définir, du moins artistiquement et culturellement si ce n'est personnellement.

Qu'évoque pour vous l'interculturalisme canadien, notamment dans cette dimension du vivre-ensemble ?

Fabrice : D'un point de vue personnel, je suis passé par le stade où je me sentais Canadien parce que j'ai un passeport du Canada, mais il a fallu ensuite que je me sente Québécois. Le plus dur, c'est de se sentir intégré dans ce Québec interculturel et dans les différents milieux de la sphère sociale. J'ai lâché prise par rapport à cette quête, car il est difficile de trouver sa place. Finalement, aujourd'hui, je me sens un peu tout, un peu Québécois, un peu Ivoirien, un peu Français. Ce n'est pas forcément super confortable d'appartenir à la diversité, comme c'est le cas aujourd'hui, mais je refuse de céder à la désillusion et j'attends plutôt que le mur s'effrite.

Leticia : Intégrer cette dimension interculturelle du Québec est devenu dès le début un besoin intimement personnel. J'ai été très bien accueillie dans la société québécoise ; mon mari est Québécois, sa famille l'est aussi. Pourtant, il y avait quelque chose que je n'arrivais pas à intégrer, qui n'était pas moi. J'avais des difficultés à faire partie de cette société. Pour réellement y arriver, il a fallu que j'écrive mon histoire comme autochtone. Comme artiste, d'une manière ou d'une autre, je suis une artiste autochtone, métissée, de l'Amérique. Je suis Mexicaine, mon histoire familiale est au Mexique, mais mon pays c'est le Canada, celui où mes enfants sont nés. C'est donc à travers ma dimension autochtone que j'ai forgé un lien avec le Canada.

La question identitaire figure-t-elle au cœur de votre démarche artistique et de vos préoccupations ?

Fabrice : On est tous des immigrants, c'est un phénomène naturel. Selon moi, il faut juste le savoir et anéantir les frontières entre les gens. Je ne veux pas être quelqu'un que je ne suis pas, je veux être qui je suis et ce que je me sens être. L'important est de savoir d'où je viens et vers où je vais. Ceci dit, la question identitaire ne peut pas être laissée de côté : tu ne peux pas y échapper. Peu importe ce que tu vas écrire, il va falloir te définir. Mais ce sont souvent les autres qui vont vouloir te définir, et ils te caractérisent par tes origines et non pas par ton expression artistique. Quand j'ai écrit mon texte *Fruit de la colonisation*, je n'avais pas mesuré forcément le sens que tout ça avait. C'est des années plus tard que je l'ai découvert. Pourtant ce n'est pas mon art qui devrait servir à me définir d'un point de vue identitaire. C'est en tant que personne que la question identitaire se pose.



Leticia : Au début, je me sentais plus dans la diversité de par mes origines mexicaines, car je n'avais pas forcément assumé mon côté autochtone. C'est progressivement que j'ai appris à me connaître et à me découvrir, notamment lors de ma rencontre avec des artistes autochtones. Quitter le Mexique m'a permis d'assumer cette dimension autochtone, qui faisait inévitablement partie de moi. Ici, j'ai cette possibilité d'aborder la question identitaire, je me sens dans le bon chemin, tant sur le plan personnel qu'artistique. Je me reconnais ici au Québec en tant qu'autochtone même si fondamentalement ce besoin d'affirmation me préoccupe.

Pensez-vous que le regard posé sur l'art s'inscrit toujours dans une perspective colonisatrice ?

Leticia : On fait des petits pas, on avance très lentement mais je pense que le regard est en train d'évoluer. Chaque génération d'artistes le fait et veut croire à une certaine progression leur permettant de se faire entendre à leur juste valeur, se faire voir hors de cette perspective colonisatrice. Même si le discours se répète, on commence à entrevoir qu'il y a de nouvelles manières d'agir et d'envisager l'avenir. Même politiquement, dans les arts, on se rend compte qu'on n'a pas le choix de prendre le problème à l'envers et faire de l'inclusion la norme. On ressent encore inéluctablement les effets du colonialisme, et cette domination majoritaire persistante nous pousse à nous définir alors qu'on est déjà catégorisé. On en est encore réduit aujourd'hui à défendre nos propres territoires en Amérique.

Fabrice : Je reste sceptique à ce sujet. Déjà, ça implique qu'il y ait des gens qui le regardent, notre art. Pourtant, en 2017, on devrait pouvoir bénéficier de cette indépendance artistique et avoir évacué les tâtonnements et ces considérations. Ici, quand tu vois l'art d'une personne qui n'est pas québécoise « *de souche* », c'est automatiquement un art d'ailleurs. Il y a toujours ce besoin de catégoriser. Même si je me mets à faire des chansons comme le font les Cowboys Fringants, par exemple, je serais nécessairement classé dans « Musiques du Monde » parce que j'ai la tête du gars qui va dans « Musiques du Monde ». C'est dommage et c'est triste qu'on doive encore aujourd'hui faire des efforts, ces petits pas, pour être considérés au même titre que les artistes québécois.

Qu'entendez-vous par la notion de génocide culturel et l'idée d'une destruction volontaire du patrimoine d'un peuple ?

Fabrice : Ce que je trouve terrible, c'est que le Québec, malgré ses velléités politiques, a toujours tendance à se fermer à l'autre. C'est dommage car il y perd tellement de richesses culturelles et collectives. Il faudrait juste accepter l'histoire telle qu'elle est et se réinventer. Malgré ça, des artistes continuent à s'enfermer dans ce système alors qu'il faut en sortir. Il faut que la société québécoise majoritaire s'accepte pour enfin nous accepter, nous, artistes dits de la diversité. Par exemple, les autochtones subissent toujours de plein fouet ce besoin de territorialité, le Québec cherche toujours à marquer sa supériorité.

Leticia : C'est vrai, le Québec doit accepter cette histoire, son histoire. S'il la bafoue, il est difficile de l'écrire nous-mêmes. Les autochtones appartenaient à la terre, à la nature, ils n'avaient pas besoin de défendre leur territoire. C'est vraiment quelque chose d'occidental de venir détruire, s'approprier puis défendre un territoire. Mais je pense qu'en tant que société, on est en train de se rendre compte que ce système ne fonctionne pas, qu'il doit être plus inclusif, et que le problème des uns devient le problème des autres.

Êtes-vous aujourd'hui encore confrontés à des clichés ou des stéréotypes dans vos démarches artistiques respectives ?

Fabrice : Hier, je ne me posais pas de questions. J'ai envie de dire que je les découvre à peine maintenant. Je les rencontre d'ailleurs de plus en plus. J'ai fait de la musique sans vouloir être musicien, pour une question de survie qui venait de l'intérieur, de moi-même. C'est aujourd'hui que je me rends compte, en tant qu'artiste, qu'on est classé, catégorisé et qu'on va l'être de plus en plus. J'ai beau gagner un prix, si ce prix est un prix de la diversité, il me classe nécessairement dans la diversité. Et c'est ça qui me dérange, car ça donne le droit aux Québécois de dire « il est de la diversité », ou « il est autochtone », « il est ceci », « il est cela ». Inlassablement, nous n'avons pas d'autre choix que de chercher à sortir de ces clichés.

Leticia : On revient en effet à la même chose, on a toujours eu besoin de nous stéréotyper. Mais c'est là que notre contribution artistique prend toute sa valeur. Sur ce point, l'histoire passe beaucoup par les artistes. Notre apport est nécessaire afin de donner une meilleure version de l'histoire, afin que les gens puissent voir notre propre version. Dans cette perspective, j'ai l'impression que l'ordre des choses est nécessairement amené à évoluer, mais cela implique aussi qu'il faut faire attention à ce qu'on dit, à ce qu'on écrit, et à ce qu'on représente comme artiste. **TOC**

Propos recueillis par Benjamin Le Bonniec le 12 février 2017 à l'Espace culturel Ashukan.